ÉTIENNE FAURE
Le supplice des feuilles
(extraits)

Le lent détachement des feuilles
de la vie, par fatigue
offrant leurs os à contre-jour
cette apesanteur-là, un instant, on y croit
quand le vent les soulève, en ralentit la chute
et par ce mouvement dilatoire
en pure perte imitant l'absence
de gravité, devient cruel
car ne pas choir immédiatement
c'est le supplice des feuilles.

Dans les demeures moisies
— ces charmes de la vie —
avec quelques amis on pleure
et boit aux plaisirs d'automne
aux supplices des feuilles
un rien complice ou mimétique
le vin conférant à la peau
le parme de la lie, à cause du froid
un sommeil à teneur forte en plomb
où sombreront les corps, un soir
mains crispées sur la couverture
piquée, humide
mains blettes, après la chute
pareilles aux fruits qui s'abîment:
on meurt parfois d'une simple chute
la joue sur le carrelage un peu frais
ou le plancher d'un séjour attiédi
— confort des couches —

la terre battue d'un appentis
n'importe quel revêtement de sol synthétique
on meurt la joue légèrement écrasée
comme aux premiers jours de pesanteur éprouvée
dans le berceau
le petit corps soulevé soudain
abandonnant son empreinte
au creux du lit.

presque sans gravité

N'importe quel talus suffit
pour faire un somme
une oreille à l'avers du ciel
l'autre enfouie, à l'écoute
d'insectes dérangés
toute la hiérarchie dans l'herbe établie qui s'affole
insulte en langue verte et se promet
de s'insurger plus tard (le reste est inaudible);
car le dormeur
aussi longtemps qu'on rêve en toute impunité
à mâchonner des mots extraits de la fétuque
expertise avec soin les saveurs de la sève
et, n'étant pas pressé
défraie jusqu'au soir la chronique.

où le flâneur est tancé vertement

Dans l'odeur fauve d'une auberge
côté off (bar)
la rage empaillée d'un renard
tête au mur, gueule ouverte
affublé de ses yeux faux de verre
menace un peu la salle
la tête rousse des buveurs
debout, comme figés
dans l'ocre d'une carte postale où tomberait
outre les feuilles, un soleil roux du soir
ces buveurs laissant décanter longtemps
la boisson jaunâtre, hébétés
les yeux rivés sur les îles
comme si ce trouble allait durer cent ans.

anglo-normandes

Tous les matins après la pluie
il avait retracé la marelle
l'œil en pitance jeté dans l'épaisseur de l'eau
enduré peu à peu durée, expiration
rachat et déchéance.
Même à ce jeu le ciel le plus rond, juste à sa taille
s'était prêté, non pas donné.

Le parti d'en rire, s'il le prit
c'est pour avoir trop vu par le pertuis des portes
un chignon rempaillé à la hâte
un remords de plancher sous les talons aiguilles
ou la mitaine en fil d'Écosse
ajournée très au nord d'un grain de beauté à l'aine
et jamais — ô dextérité du textile —
au bout de sa peine.

Il attendait la suite.

pitance

Dans la pénombre des musées
entré en religion, on meurt
comme il fut de bon ton jadis en Italie d'en finir
devant quelques tableaux, interdit
cette mortelle pâmoison continuant de sévir
d'identique façon dans le désir
des corps le soir bien exposés
à la terrasse d'un café cramoisi, extasié
quand déambule un mouvement des hanches
— la vie —
et qu'on en meurt.

mortelles pâmoisons

Mourir jamais ne fut son vœu
sauf dans la cour en automne, au moment des regrets
de la rentrée et des amis maussades, menteurs
en fait d'amis, nombre de cercles
au centre desquels chacun parle et respire
centripète amitié collégiale
sous les arbres roussis eux aussi bientôt jaunes.
(Une âme en peine, parfois, nous touchait, mais trop noire
ou guimauve en son malheur inapte
à briser le cercle.)
Et nous, tirant la langue
à remplir et délier d'encre mauve
une écriture impropre à la lecture
par chance nous avions les bouquins
avec leur rond de sciure abandonné des cirques, au matin
un siècle de décalage
et des histoires d'étain, de rétameurs et de préaux
où la manie des os lancés en l'air, puis rattrapés, sévit
à l'ombre élongée des grilles, seul fourré jamais rouille
en vert sapin chaque année repeint
— verdeur caduque à présent que n'importe plus
la sciure de bois ni l'odeur de sapin
qui scella vite — ô Tannenbaum —
feu la jeunesse, aiguillée par les livres.

lue, parlée, écrite

En cas de guerre dans le département
l'horizon s'effaçait jusqu'au jour
de la victoire
ce temps sous les platanes aux couleurs nationales
où rang, honneurs et préséances auraient retrouvé leur place
les hauts clochers, sonné l'heure
coiffés d'un volatile.

Comme on rentrait, la douceur du propos
la langue un peu nasale, la musique, tout cela
un instant remontait en marche.
Au pavoisement des lilas bleus, blancs, rouilles
on reconnaissait la campagne traversée
le coq en fer au clocher du bourg
un rien girouette, au passé qui revire
et la basse-cour où l'avenir se lit
parfois dans l'envol plombé des poules
augure hissé jusqu'au toit de l'appentis
— de quoi allait-on vivre à présent, de quoi:
de boissons fermentées, de troubles de raison
de port d'insignes sur un fond d'émail bleu, blanc et rouge
entouré à jamais de rameaux de sinople à dextre
et d'olivier de chêne à senestre, et surmontés
d'une tête de coq barbée et crêtée de gueules
simples cérémonies, dédicaces
à la splendeur cassée ?

(Le dimanche, à relire dans le gésier des poules
on découvrait des perles, l'avenir révolu
des paroles non dites, des cailloux.)

dans les entrailles

Sous le ciel d'une préfecture
où siège — dérogation — un pouvoir assoupi
les femmes
aux téguments rosis par le beau temps regrettent
un peu la capitale
un instant s'écartant de la voie principale
s'égarent, comme si c'était hier
dans une contre-allée
— il se peut qu'elles surprennent
par la fenêtre ouverte où le piano se bat
avec la torpeur de la rue
les clavicules d'un pianiste en été torse nu
mis en relief par la sueur étoilée
qui perle en accroche-cœur sur la silhouette
un rien dégingandée au soleil jaune
et rafle
un peu d'émoi.

la douce remontée d'une allée jaune

Étienne Faure

Des poèmes d'Étienne Faure ont été précédemment publiés dans *Pleine Marge* n°15, juin 1992.